

Entraves et chaînes

al-Majalla al-Jadida, février 1930

Au début de ce siècle, Clemenceau voulut dépeindre la façon dont les hommes se jouent les uns des autres, se trompent mutuellement, et pratiquent, dans leurs relations privées comme publiques, toutes les formes d'hypocrisie, de tromperie et de duperie. Il écrivit à cette fin une pièce en un acte, qu'il intitula *Le Voile du bonheur*, et y réussit admirablement, atteignant exactement l'effet qu'il visait, avec une élégance de style, une douceur d'expression, une légèreté d'esprit, et une réelle perspicacité quant aux besoins des hommes et à leur capacité à supporter et à accepter la vérité. Et pourtant, malgré tout cela, il ne réussit jamais à gagner l'approbation du public, encore moins son admiration ; il essuya peut-être même une réelle défaveur, voire un échec, et sa pièce faillit peut-être susciter une franche hostilité. Elle fut jouée en 1900 dans l'un des théâtres parisiens, sans que le public ne s'y intéressât guère, et les critiques ne lui accordèrent qu'un éloge fort mince, dû sans doute davantage à la position même de l'auteur dans les lettres, la politique et la société qu'à la pièce elle-même.

Elle fut rejouée dix ans plus tard, et son sort, cette seconde fois, ne fut pas meilleur que la première. Et voici que la revue *L'Illustration* vient de la publier, à l'occasion de la mort de Clemenceau ; nous ne doutons pas que le public la lira aujourd'hui avec la même indifférence qu'il montra jadis à sa représentation.

La preuve en est que *L'Illustration* l'a laissée de côté trente années durant, et ne l'a publiée qu'après la mort de son auteur, alors même que cette revue publie régulièrement des pièces de toute qualité, bonnes et mauvaises, précieuses et absurdes. Et pourtant, Clemenceau avait pris, dans cette pièce, de nombreuses précautions : il en situa les événements en Chine, et non à Paris, ni en France, ni en Europe, ni dans aucun pays lié aux Français de près ou de loin, et il fit du symbole sa voie fondamentale, sans jamais dire ouvertement aux gens qu'ils étaient hypocrites ou trompeurs, sans jamais viser en particulier tel ou tel de leurs systèmes politiques ou sociaux. Il dépeignit plutôt un riche et noble Chinois, devenu aveugle, qui supportait cette épreuve dans la joie et le contentement, ne percevant autour de lui que sincérité, loyauté, sollicitude et empressement à lui plaire.

Il ressentait, de la part de ses amis, une affection sans pareille ; il ressentait, de la part de son fils, une piété filiale sans égale ; et il voyait en son épouse l'idéal même de la chasteté, de la fidélité et de la sincérité, jointes à sa beauté physique et spirituelle.

Il était, par ailleurs, un poète de talent, et un médecin européen lui proposa de lui rendre l'usage de la vue. Il accepta, mais avec un grand doute et bien des hésitations, car il ne faisait pas confiance aux Européens, et ne se sentait pas à l'aise avec eux ; il en parla à l'un de ses amis, qui partagea ses doutes, et le mit en garde contre les Européens, les qualifiant de soldats de Satan. Il finit néanmoins par accepter la proposition de l'Européen, quoique presque désespéré, et cacha cette acceptation à la plupart de ceux qui lui étaient proches.

Nous le voyons, tout au long de la pièce, heureux et comblé, chantant, comme nous l'avons dit, la loyauté de ses amis, la piété de son fils, et le sacrifice de son épouse pour lui ; nous le voyons si comblé de son propre bonheur qu'il souhaite le faire partager à tous. Un malheureux, condamné à l'exil, se présente devant lui sur le chemin de son bannissement, humilié, avili, tourmenté par la faim, et notre aveugle lui donne argent et vêtements, s'exposant ainsi au mécontentement du gouvernement.

Dieu, semble-t-il, voulut parachever Sa faveur sur lui, et porter son bonheur à son comble : un messenger de l'empereur lui parvient, apportant présents, objets précieux et un titre glorieux, car l'empereur a lu l'un de ses recueils de poèmes, en a été fort impressionné, et a ordonné qu'il soit lu dans toutes les provinces de l'empire, honorant l'auteur de sa faveur, de sa distinction et de ses dons.

Notre homme, l'esprit paisible et le cœur content, fait partager son bonheur à ses amis, buvant et les faisant boire, leur chantant la douceur de vivre, la beauté de la nature, et la joie de l'existence. Le vin finit par avoir raison de lui, et il s'endort ; ses amis se dispersent un moment, puis il se réveille, et voici que le remède européen a fait son effet : le voile est tombé de ses yeux. Il voit désormais la terre, le soleil, le ciel, voit tout ce qui l'entoure, stupéfait de ce miracle, à peine capable de contenir sa propre joie — mais il voit alors un homme se glisser dans sa demeure et y dérober de l'argent et des biens, et cet homme n'est autre que ce malheureux que notre homme avait naguère secouru d'argent et de vêtements, et pour qui il avait supplié l'empereur jusqu'à obtenir sa grâce.

Mais notre homme est heureux, et il laisse ce misérable partir avec ce qu'il a pris. Pourtant, il entend un bruit, se lève, regarde dans la pièce voisine — et voit son propre fils imiter les mouvements maladroits de son père, se moquant de lui, le tournant en ridicule, tandis que son précepteur l'encourage et l'y pousse. Il regarde alors, et voit un livre ouvert devant lui ; à peine y a-t-il posé les yeux qu'il reconnaît son propre recueil de poèmes, celui-là même pour lequel l'empereur l'avait honoré — publié à présent par l'un de ses amis, qui prétend en avoir partagé la composition.

Voyez-le donc, tandis que tout cela vient détruire son bonheur et son contentement à la fois : celui qu'il a lui-même secouru le vole ; son propre fils se moque de lui ; son propre ami le trahit au sujet de son recueil. Et pourtant, malgré tout cela, il demeure heureux, car il lui reste son épouse. Il se hâte vers sa chambre, la trouve fermée, y perçoit quelque chose ; et lorsqu'il jette un regard furtif, il voit son épouse pécher avec un autre de ses amis. Il en perd presque la raison — mais se souvient alors, presque aussitôt, qu'il fut aveugle, et qu'il fut heureux, et que sa guérison de ce mal n'est que l'œuvre de ce médecin européen. Les Européens ne sont-ils pas les soldats de Satan ? Cet Européen, qui lui a rendu la vue, ne l'a-t-il pas simplement ensorcelé, ne lui a-t-il pas fait voir des illusions ?

Oui, tout ce qu'il voit n'est que sortilège, œuvre du Diable : le misérable ne l'a pas volé, le fils ne s'est pas moqué de son père, l'ami n'a pas trahi son ami au sujet de son recueil, l'épouse n'a pas péché contre son honneur. Tout cela n'est que sortilège, et doit disparaître — et quoi de plus facile que de le faire disparaître ?

Le médecin européen lui avait dit qu'une petite quantité de son remède rendait la vue, et qu'une grande quantité la lui retirait de nouveau. Et voici que notre homme se précipite sur le flacon avec une rapidité stupéfiante, et le verse dans ses yeux — et, dans un cri, une obscurité terrible et complète retombe sur les yeux de cet homme, qui redevient aveugle, comme il l'était auparavant ! Il appelle à lui ses amis et son épouse, qui accourent, souriants, tout en le raillant secrètement comme ils le raillaient déjà auparavant, et lui les accueille, content et heureux, car il ne perçoit d'eux que ce qu'il désire percevoir. Il prend son luth et leur chante à nouveau, comme il le faisait naguère, la douceur de vivre, la beauté de la nature, et la joie de l'existence.

Cette pièce ne remporta jamais l'approbation du public, encore moins son admiration, et les critiques se sont efforcés d'expliquer cet

échec en disant que la pièce est trop longue, mieux faite pour l'éloquence que pour la scène. Mais la véritable explication, semble-t-il, est que cette pièce n'a simplement pas su plaire à ce « tyran » qui domine si souvent la littérature et les écrivains, leur gâchant tout à tous deux. Et ce « tyran », c'est le goût général. Il ne suffit pas de composer de beaux vers, d'écrire une belle prose, ou de bâtir une histoire habilement construite pour plaire au public ; il faut, avant tout cela, ou plutôt au-dessus de tout cela, plaire au goût général — ou, plus précisément, flatter le goût général pour plaire au public.

Ni l'excellence artistique seule, ni la seule fidélité à la vérité, ne suffisent à satisfaire le goût général ; il apparaît plutôt qu'une certaine flatterie de certaines émotions et de certains penchants, une certaine hypocrisie littéraire, pour parler franchement, est nécessaire pour satisfaire ce goût, et pour susciter l'admiration du public. La preuve en est que nous admirons aujourd'hui toute une série d'écrivains, de poètes et de philosophes que leurs propres contemporains détestaient profondément — négligeant les uns, maltraitant les autres, et condamnant certains d'entre eux à la mort. Et si nous cherchons les raisons qui ont poussé les gens à négliger, à maltraiter ou à tuer ces écrivains, ces poètes et ces philosophes, nous n'en trouvons qu'une seule : le choc entre des personnalités individuelles puissantes et l'âme collective de la communauté, telle que l'incarnait alors le goût général.

Ce penseur professe, en matière de religion, une opinion qui ne convient pas à la communauté, laquelle la rejette, puis lui résiste, puis nuit à celui qui la professe — un tort proportionné, d'une part, au tempérament de cette communauté, et, d'autre part, à la mesure du conflit entre elle et cette opinion.

Ce poète ou cet écrivain adopte, dans l'art du vers ou de la prose, une méthode nouvelle, que la communauté rejette, puis à laquelle elle résiste avec une force plus ou moins grande, selon le tempérament de la communauté et le degré de conflit entre elle et cette méthode nouvelle.

Certains écrivains, poètes et penseurs préfèrent le confort et la tranquillité, et s'accordent donc au public, gagnant ainsi son approbation ; d'autres, parmi les écrivains, les poètes et les philosophes, préfèrent d'abord leur propre individualité, mais, dès qu'ils sentent la résistance du public, faiblissent et se soumettent — soit entièrement, soit avec une certaine habileté et un certain louvoiement.

Les uns comme les autres suivent la communauté ; ils en sont l'ombre. Bien peu, parmi les écrivains, les poètes et les philosophes, préfèrent réellement leur propre individualité ; et lorsqu'ils sentent la résistance des gens, cette résistance ne fait que les renforcer et les affermir, si bien qu'une véritable guerre s'engage entre eux et la communauté, et leurs chances de victoire ou de défaite varient selon les circonstances propres à leur époque. Mais ils finissent, le plus souvent, par remporter un triomphe véritable, que leurs propres idées et doctrines finissent par obtenir — après que leur propre personne a disparu, et que les gens les ont oubliés.

Vous voyez donc que la liberté de l'écrivain n'est qu'un mythe parmi d'autres, et qu'il est à la fois excessif et vain de le considérer comme un homme jouissant d'une liberté complète, ou presque complète. Vous avez déjà vu, ailleurs dans ce texte, que l'écrivain est contraint, jusque dans l'acte même de la production littéraire, par son propre tempérament et sa propre nature — il ne peut produire ce que vous voudriez qu'il produise, mais seulement ce qu'il est lui-même capable de produire. Et vous voyez à présent qu'il peut rarement même publier tout ce qu'il parvient à produire, étant contraint, en cela aussi, par le milieu où il vit, ou par le goût général.

Et vous savez qu'il existe encore une autre autorité, qui enchaîne et entrave l'écrivain, tant dans sa production que dans sa publication : celle du gouvernement, qui veille à protéger les apparences publiques de la vie sociale — la religion, la morale, et les divers ordres établis. Après tout cela, peut-on encore parler de la liberté des écrivains à produire et à publier, sans que cette mention même ne s'accompagne d'un sourire empreint à la fois d'ironie et de pitié ? Les écrivains ne sont pas libres ; ils sont enchaînés. Et qui sait — peut-être certaines de ces chaînes protègent-elles les écrivains eux-mêmes, et protègent-elles les communautés, elles aussi, de bien des maux ; car la liberté n'est pas toute entière un bien, et les chaînes ne sont pas toutes entières un mal.